DIXIÈME ANNÉE. — N° 232 1er SEPTEMBRE 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*L'Assemblée Générale des actionnaires de l'*Echo du Merveilleux *a décidé, dans sa séance du 28 août, de fixer, pour l'exercice 1905-1906, à* SIX FRANCS *le dividende des actions et à* UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES, *celui des parts bénéficiaires.*

Ces dividendes sont mis en paiement au siège de la Société, 28, rue Bergère, en échange du deuxième coupon.

*L'Administration de l'*Echo du Merveilleux *se charge de faire les envois par la poste.*

UN TRIO D'HINDOUS
OU
la prétendue faillite du merveilleux

Tous ceux qui, dans la presse, ont gardé le respect de ce qui est respectable — l'honneur des familles, la justice, la mort — ont protesté contre les simagrées auxquelles se sont livrés de prétendus devins autour de la disparition de l'infortuné curé de Chatenay.

L'*Echo du Merveilleux* ne saurait se dispenser, à un point de vue plus particulier il est vrai, de protester à son tour.

Sous prétexte que les trois hindous avides de réclame, qui s'étaient faits forts de découvrir, grâce à des procédés magiques, le cadavre et l'assassin de l'abbé Delarue, n'ont découvert ni l'un, ni l'autre, on veut faire rejaillir sur les personnes qui s'intéressent à l'occultisme, et sur les sciences divinatoires elles-mêmes, le ridicule dont ce trio d'exotiques à longs cheveux s'est si amplement couvert.

On crie à la faillite du merveilleux.

C'est exactement comme si on criait à la faillite de la médecine parce qu'il y a des charlatans de foire qui n'obtiennent pas les guérisons qu'ils ont annoncées, ou à la faillite de l'automobilisme parce qu'il y a des chauffeurs qui, après avoir promis de battre un record, restent bêtement en panne.

Devah, Ramanah, Alvis sont, avant tout, des maladroits et des ignorants. Chacun d'eux prétendait connaître une science qu'il ne connaissait pas car, s'il l'avait connue, il n'aurait pas escompté un résultat qui la dépasse.

Prenons Devah, le premier qui soit entré en lice. Il se donne pour un physiognomoniste. La physiognomonie est une science sérieuse, très en progrès depuis Lavater. M. Ledos, mort l'an dernier, et Genia Lioubow, notamment, l'ont enrichie de données et de méthodes précieuses. Elle consiste à déduire des traits, de la configuration, des particularités du crâne et du visage d'un individu, son caractère, ses tares physiologiques, ses aptitudes, la force de sa volonté, la direction de ses passions, et, par voie de déduction, les dangers qu'il peut redouter, les actes qu'il est dans sa destinée d'accomplir. Exacte souvent dans ses diagnostics psychologiques, cette science n'est plus guère qu'approximative dans ses pronostics.

Prétendre se servir d'elle pour découvrir, d'après l'inspection de la photographie d'une personne assassinée, l'endroit où le cadavre a été enfoui et la retraite des assassins, c'est lui demander plus qu'elle ne peut fournir. C'est se moquer du monde. C'est ce qu'a fait Devah.

Le cas n'eût plus été le même si Devah, mis en présence, par exemple, d'individus soupçonnés d'être les meurtriers, avait émis la prétention de déterminer, après un examen minutieux de leur

physionomie s'ils étaient coupables ou non. Cette prétention, dans une certaine mesure, aurait pu se soutenir.

Il n'est pas impossible, théoriquement, que la physiognomonie permette de découvrir les propensions au meurtre de tel individu donné.

Mais, même dans ce cas, Devah aurait dû se borner dans ses déductions, car si la physiognomonie peut, à la rigueur, désigner l'assassin, elle ne saurait, en aucune manière, d'après la physionomie de cet assassin, désigner l'assassiné.

Je sais très bien que l'on dira : « Devah a fait ses preuves. Il a découvert la bicyclette ». C'est un fait. De ah a découvert la bicyclette. Et j'avoue que si, après cette découverte, il était rentré à Paris, je me serais demandé si, d'aventure, il ne disposait pas de moyens de divination encore inconnus chez nous.

Seulement — et c'est en cela qu'il a été maladroit — Devah n'est pas rentré à Paris. Il a continué ses investigations. Il s'est livré à toutes sortes de gestes étranges, dont le moins bizarre n'était pas celui qui consistait à lécher des cailloux. Et, bien qu'il eût annoncé la découverte du cadavre pour une date fixe, il n'a plus rien trouvé que des objets qui, constatations faites, n'avaient point appartenu au curé disparu.

C'était la démonstration que la découverte de la bicyclette était due à un pur hasard et que la prétendue science dont se réclamait Devah n'y était pour rien.

Qu'on ne dise point que Devah employait aussi la psychométrie. On aurait pu le croire tout d'abord. Je l'ai cru moi-même Mais je me suis vite aperçu que cette science divinatoire lui était aussi inconnue que les autres.

S'il l'avait connue, il n'aurait pas manqué de « psychométrer » la bicyclette qui, ayant appartenu au disparu, lui aurait fourni une base de recherches inappréciable. Or, il n'y a même pas songé.

J'ai essayé de discuter Devah qui, après tout, fortuitement ou non, était arrivé à un premier résultat. Je crois qu'on m'en voudrait de discuter bien longuement Ramanah et Alvis.

Ramanah se fait un titre de gloire d'avoir, trois ou quatre jours avant l'élection présidentielle, prédit le succès de M. Fallières contre M. Doumer. Si c'était là une preuve du don de divination, il y a environ vingt-cinq millions de Français qui le possèderaient au même degré que Ramanah. Et quand je dis vingt-cinq millions, je suis modeste, car, parmi ceux qui souhaitaient le succès de M. Doumer, il y en avait bien peu qui y crussent sérieusement.

Cependant, je concède que ce qui, avant le Congrès, n'était qu'une intuition chez les autres, pouvait être la conséquence d'un calcul chez Ramanah. Ramanah, en effet, s'il n'opère pas d'après la physionomie, opère d'après les astres.

Les études de M. Flambart, celles de Nébo nous ont montré que l'astrologie, reléguée depuis trop longtemps au rang des superstitions, peut être, au contraire, quand on sait la limiter à son véritable champ d'action, une science très exacte.

Il n'est point inadmissible qu'un horoscope bien fait puisse, d'après le ciel d'un individu donné, annoncer que cet individu s'élèvera aux plus hautes fonctions et, conséquemment, si cet individu est candidat à la Présidence de la République, que sa candidature est celle qui triomphera.

Mais Ramanah, en prétendant, par des calculs astrologiques, arriver à découvrir le cadavre de l'abbé Delarue à une heure où l'âge exact et le lieu de naissance de l'abbé lui étaient inconnus, Ramanah, lui aussi, *bluffait*.

Il bluffait, parce que, même s'il avait été en possession de ces éléments essentiels à l'établissement d'un horoscope, il ne pouvait ignorer que si, peut-être, l'astrologie lui eût permis de dire que la destinée du curé de Chatenay était d'être assassiné, elle ne lui eût pas permis de déterminer ni le lieu, ni les auteurs de cet assassinat.

Reste Alvis. Celui-là n'est pas arrivé à plus de résultats que les précédents ; mais, tout de même, je le préfère aux autres : il n'a pas affiché des prétentions scientifiques, il n'a pas parlé de ses mystérieux calculs et de ses profondes déductions. Il s'est simplement déclaré doué de double vue.

La double vue, même chez les meilleurs sujets, est une faculté intermittente et qui, en outre, dans les périodes où elle se produit, est plus ou moins lucide.

Alvis peut donc, de très bonne foi, soutenir que, s'il n'a rien découvert, c'est qu'il n'était pas dans ses bons moments...

« Il y a des années où l'on n'est pas en train », disait un des héros de Mürger. Alvis est peut-être

dans une de ces années-là. On ne saurait le lui reprocher. Cela ne dépend pas de lui...

Mais, encore une fois, c'est Alvis qui, si j'avais été tenté de collaborer à l'œuvre de la justice, m'aurait inspiré le plus de confiance. Et la raison en est que, si je crois inapplicables, dans le cas qui nous occupe, les méthodes de la physiognomonie et les calculs de l'astrologie, je crois, par contre, la double vue, la « voyance » susceptible de fournir des données intéressantes.

Il y a des précédents nombreux.

Celui qu'on a le plus cité, depuis quinze jours, est celui de Mme Auffinger. A l'époque de la disparition de l'huissier Gouffé, qui mettait tous les reporters sur les dents, un de mes confrères, M. Acker, alors rédacteur à la *Lanterne*, alla trouver Mme Auffinger. Il s'était muni d'un gant et d'une cravate ayant appartenu à l'officier ministériel.

Mme Auffinger, une fois endormie par son fils, décrivit ce qu'elle voyait. Elle voyait l'huissier attiré dans un appartement voisin de la Madeleine, assassiné, mis dans un coffre, transporté en province, dans les environs d'une grande ville dont le nom commençait par un L. Selon elle, le corps serait retrouvé le 23 août.

Ceci se passait le 12 août. Le lendemain l'article de M. Acker paraissait dans la *Lanterne* et, bientôt, on retrouvait à Millery, près de Lyon, un cadavre dans une malle.

Mais ce cadavre était décomposé au point que l'on était incertain si c'était bien celui de Gouffé. Là encore l'intervention de Mme Auffinger fut décisive. Mme Landry et Mlle Gouffé, sœur et fille aînée de la victime, vinrent, avec sa calotte, trouver la somnambule. Celle ci reconnut, dans son sommeil, avoir déjà été consultée pour cette recherche, puis elle déclara formellement que le cadavre de Millery était bien celui de l'huissier, donnant pour preuve que la troisième molaire de droite lui manquait et que l'on n'avait qu'à constater que la même molaire manquait au cadavre, ce qui, dans la suite, fut reconnu exact.

Mme Auffinger alla même plus loin dans ses indications, puisqu'elle vit encore, et bien avant que les journaux en parlassent, que Gouffé avait un léger défaut dans un œil, de plus une certaine raideur dans une jambe, résultant d'une névrose antérieure et déterminant une sorte de claudication. Puis, elle annonça que les coupables seraient arrêtés, dont un dans les trois mois qui suivraient la consultation, et qu'ils étaient partis en Amérique. Tout cela se vérifia.

Mme Auffinger avait déjà donné des preuves aussi surprenantes de sa lucidité. Lorsqu'elle mourut, il y a quelques années, nous rappelâmes celle-ci :

C'était vers la fin de l'Empire. Un jeune avocat, secrétaire de Jules Favre, M. Lecoq de Boisbaudran, s'en était allé dans le Piémont passer quelques jours de vacances et n'avait pas reparu. Inquiets du silence de leur fils, redoutant un malheur, les parents de M. de Boisbaudran étaient partis à sa recherche et étaient revenus sans avoir recueilli le plus léger indice. Puis les jours avaient succédé aux jours, les semaines aux semaines... et l'on était demeuré sans nouvelles.

Plusieurs avocats, amis du disparu, s'en furent un jour consulter Mme Auffinger. Celle-ci leur dit : « M. de Boisbaudran a été assassiné tel jour, à telle heure et de telle manière ; c'est un homme bien mis, voyageant avec lui, qui lui a donné trois coups de poignard, au cou, à l'épaule et à la poitrine ; le malheureux s'est défendu avec son couteau, et vaillamment : mais un paysan, survenant, l'a achevé avec son bâton. Puis les deux assassins ont fouillé leur victime et l'ont dévalisée. »

Mme Auffinger fit ensuite la description de l'endroit où s'était commis le meurtre ; en même temps, elle donnait le signalement des criminels. On vérifia qu'elle avait dit vrai quant aux vêtements et aux objets que le secrétaire de Jules Favre devait avoir au moment de sa mort.

Alors, six jeunes avocats partirent en Italie pour rechercher le corps ; ils ne le trouvèrent pas. A nouveau, ils consultèrent la somnambule, qui leur donna une nouvelle description des lieux — la même. Mais ils eurent beau recommencer les recherches, ils ne trouvèrent rien.

C'est que le cadavre était recouvert de boues et de feuilles. Dans la première quinzaine de mai 1869 (exactement six mois et demi après la disparition) on le découvrit dans l'endroit désigné, les neiges, en fondant, l'ayant mis à jour. Les amis de M. de Boisbaudran avaient passé, dirent-ils, plus de vingt fois en cet endroit sans l'apercevoir.

On fit l'autopsie. On reconnut que l'infortuné jeune homme avait été assassiné.

Le cas de Mme Auffinger, celui plus récent de Mme Lay-Fonvielle indiquant l'endroit où serait découvert le corps du capitaine de France, disparu au cours d'une excursion dans les Alpes, prouvent assez que la « clairvoyance » de certaines somnambules pourrait, dans la recherche des criminels, rendre de véritables services.

Bien loin de protester, nous aurions donc applaudi si, pour dissiper le mystère qui plane sur la disparition de l'abbé Delarue, on avait procédé à quelques expériences sérieuses, avec des médiums ayant fait leurs preuves.

Ces expériences, effectuées dans des conditions de discrétion, de contrôle et d'isolement indispensables, eussent, sans nul doute, fourni des indications précieuses.

Le public eût compris qu'on ne cherchait pas à le mystifier.

L'intervention des trois Hindous a eu un tout autre résultat. Il a fait sourire des devins et des sciences divinatoires.

C'est, au point de vue particulier où je me place, dans cette revue, ce qu'il y a de vraiment regrettable dans la publicité qu'on a cru devoir donner aux boniments et aux salamalecs de ce trio.

Depuis tantôt dix ans, dans l'*Echo du Merveilleux* et dans des recueils similaires, des chercheurs consciencieux, avec un désintéressement absolu, essaient de dégager des faits merveilleux et des vieilles sciences occultes, la part de vérité qu'ils peuvent contenir.

Ces chercheurs, à force d'observations et de recherches critiques, étaient parvenus à isoler un certain nombre de phénomènes, des légendes, des superstitions, des erreurs au travers desquelles on était habitué à les voir ; ils avaient, en leur appliquant le contrôle de la méthode expérimentale, extrait, en quelque sorte, des antiques données de l'occultisme quelques principes vérifiés.

Grâce à ces efforts, ils avaient pu dissiper une partie des préventions du public contre ces phénomènes, ces recherches et ceux qui s'y adonnent. Ils allaient leur obtenir droit de cité dans la Science Officielle.

Ils pouvaient ainsi espérer que, le monde des académies,sortant enfin de sa torpeur, se déciderait bientôt à étudier des faits que, jusqu'à présent, il s'était contenté de nier, faute de pouvoir les expliquer.

Ils avaient espéré que les grandes découvertes qu'ils pressentent mais que leurs travaux trop isolés ne leur ont pas permis encore de réaliser, allaient s'accomplir par un ensemble d'efforts...

Tout cela est reculé de plusieurs années.

Le public est remis en défiance. Pour lui, la faillite des mages de Chatenay est la faillite du *Merveilleux*. Tous les devins sont des charlatans, tous les médiums sont des fumistes...

La Science Officielle, qui est esclave de l'opinion, sera trop heureuse de penser comme la foule. Elle était un peu gênée que le public, gagné peu à peu par la multiplicité des faits, la poussât à s'occuper de phénomènes dont ses théories matérialistes étaient impuissantes à rendre compte. Quelle belle occasion maintenant de recommencer à refuser de se prêter aux expériences ! Quelle excuse pour justifier la vieille Routine !

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Péché de Norette et le Fantôme assassin.*

Voici une petite histoire assez singulière. Je ne voudrais pas en nommer les acteurs, ni invoquer aucun témoignage; mais peut-être me fera-t-on la grâce de me croire si je garantis l'exactitude des faits, et que pas un détail n'est inventé.

Un jeune Parisien — nommons-le Jacques pour la commodité du récit, — passait quelques jours de vacances près d'une parente âgée, dans une petite ville de province. Il s'ennuyait un peu. La ville n'offrait guère de ressources : pas de société, pas de plaisirs; beaucoup de poussière, beaucoup de mouches. La chaleur était accablante; nul ne s'aventurait, de dix heures du matin à cinq heures, dans les rues aux pavés aigus, où serpentait paresseusement, à la mode provençale, un ruisselet traînant des côtes de melon et autres épluchures.

Jacques regrettait amèrement Paris, qu'il avait été enchanté de quitter quelques jours auparavant. Sa principale occupation était d'écrire à ses amis, parmi lesquels une ou deux amies, qu'il assurait de la fidélité

inébranlable de son cœur. Et, tout en prenant garde à ne pas se tromper d'enveloppes, il se disait : — « Ne trouverai-je donc pas un minois agréable pour m'aider à tuer le temps, dans ce pays où Brantôme admirait la grâce des femmes, quand il y vint avec la Reine Catherine ?»

Pourtant la ville offrait une distraction, à vrai dire peu capiteuse : la musique militaire donnait deux concerts par semaine, le soir, au Jardin Public. Tout le monde y allait. La bonne société s'installait d'un côté, entre soi, échangeant ces grands coups de chapeau qui sont une spécialité des petites villes. Le peuple se pressait dans une autre allée, et ce fut celle-là que choisit Jacques, espérant voir de jolies grisettes.

Il en vit une, en effet, bientôt, dont la silhouette lui parut charmante : toute jeune, svelte et fine dans sa claire toilette, elle marchait avec cette grâce aisée, alerte, qui révèle un corps souple et harmonieux. Était-elle jolie? A la médiocre clarté des quelques becs de gaz répartis dans l'allée, Jacques n'en pouvait juger de loin ; aussi se rapprocha-t-il, assurant son monocle. Cette manœuvre n'avait pas échappé à la petite ; elle échangea un coup d'œil malicieux avec l'amie qui l'accompagnait et toisa le Parisien d'un air assez digne; puis elles continuèrent leur promenade avec des rires étouffés et des regards furtivement jetés en arrière pour constater que l'homme au monocle les suivait toujours. Il suivait, en effet, charmé par la gracieuse frimousse, mutine et blonde, qu'il avait pu mieux voir.

Cependant, un peu gêné de se sentir en butte à l'attention de la petite ville, où tout visage nouveau fait événement, Jacques voulut attendre, pour commencer l'escarmouche, que le concert fût achevé et les promeneurs plus rares. Mais alors l'enfant devint un peu inquiète, et, au moment où notre frivole héros allait l'aborder, elle courut avec sa compagne vers un banc où étaient assis une vieille artisane, coiffée d'un mouchoir noir, et un jeune homme pâle et maigre, qui se levèrent à leur approche. Le jeune homme s'appuyait sur une canne et boitait. Ils s'en allèrent tous ensemble, et pendant que la jeune fille rassurée lançait un dernier coup d'œil plein de malice au Parisien déconcerté, le jeune homme pâle se retournait aussi et lui jetait un regard de colère et de menace.

Le lendemain, comme par hasard, nos personnages, à l'exception de la femme au foulard noir et du jeune homme boîteux, se retrouvèrent dans ce même jardin public, où les midinettes de X... aiment à se montrer après leur frugal déjeuner, avant la rentrée à l'atelier. A la vue de son suiveur de la veille, la blondine rit et rougit en détournant la tête. Quelques instants après, la rencontre était engagée. A vrai dire, l'amie seule répondait à Jacques et soutenait la conversation ; quant à la blonde enfant, elle s'efforçait de garder un air réservé, jetant à la dérobée sur le jeune homme des regards où la défiance se mêlait à la coquetterie. Elle était à l'âge charmant où, n'ayant pas encore l'habitude d'être prises au sérieux, les très jeunes filles craignent toujours qu'on se raille d'elles. Cependant, quelques compliments finirent par la rassurer, et elle répondit, d'une voix dont l'accent du cru ne déshonorait pas trop le joli timbre :

— Ah ! les Parisiens sont tous des moqueurs !

Jacques protesta vivement contre cette injuste réputation faite aux fils de Lutèce. La belle enfant s'humanisa et consentit à lui dire son nom, qui était charmant : Norette ..

Peut-être n'est-il pas nécessaire de suivre davantage les incidents de l'aventure, dont on ne prévoit que trop la fin plus ou moins prompte. Disons-le toutefois, pour ne pas rendre notre héros par trop déplaisant aux âmes honnêtes : ses intentions n'étaient pas aussi coupables qu'on l'eût pu craindre. Il voulait seulement égayer d'un flirt son exil, persuadé qu'au départ un gros soupir, une petite larme, mêlée au sourire qu'exciterait la vue d'un gentil cadeau d'adieu, seraient tout le solde du roman. Les hommes aiment à jouer avec l'amour comme les enfants avec les allumettes, et généralement cela ne leur réussit pas mieux.

⁂

Quelques jours plus tard, Jacques venait de quitter Norette, qu'il avait reconduite non loin de sa demeure, dans le vieux et bas quartier de la ville. La nuit était tombée. Il vit tout à coup, au milieu du chemin désert, un homme immobile qui paraissait l'attendre. C'était le jeune homme boîteux. La flamme vacillante d'un reverbère éclairait son visage blême aux joues creuses ; ses yeux, fixés sur Jacques, avaient une telle expression de rage et de haine que l'ami de Norette en tressaillit. La main crispée sur sa béquille, le boîteux semblait prêt à s'élancer.

Une flamme de colère, réaction de son léger frisson d'angoisse, monta au front de Jacques. Coupant l'air de sa canne, il marcha sur l'homme et lui dit d'un accent bref et dur :

— Eh bien, vous me reconnaîtrez une autre fois, mon garçon !... Que me voulez-vous ?

— Oui, je vous reconnaîtrai ! répondit l'infirme, d'une voix sourde et rauque... Ah ! Ah ! je vous connais. . Je vous reconnaîtrai.

Tout son corps débile tremblait de rage pendant qu'il tendait le poing vers Jacques.

— Vous êtes malade, mon pauvre garçon ; vous feriez mieux d'aller vous coucher, dit celui-ci avec un mélange de mépris et de pitié.

Poussant un cri sauvage, le boîteux leva sa béquille. Jacques para le coup si raidement que l'homme perdit l'équilibre et tomba tout de son long. Il se redressa sur les genoux, ressaisit son bâton, pendant que son adversaire se tenait sur la défensive, et, tournant vers lui un visage écorché et saignant, il dit encore, avec un rire de démence :

— Ah ! ah ! je vous reconnaîtrai !... Fussé-je mort, je vous reconnaîtrai !

Des bruits de pas et de voix approchaient. Jacques s'éloigna rapidement.

⁂

Le lendemain, il ne manqua pas, sans lui raconter l'aventure, de questionner Norette sur ce boîteux. Elle eut une petite grimace d'impatience et de répulsion.

— C'est mon cousin, dit-elle. Il vit chez nous... Oh ! il m'ennuie... Il est jaloux de moi... Jaloux, pensez-vous ! Il me dégoûte... Il est phtisique ; il crache son dernier poumon... Je ne l'embrasserais pas pour un boisseau d'or.

Un boisseau d'or était la suprême mesure des rêves de Norette.

Le soir qui suivit cet entretien, Jacques avait veillé tard. Les fenêtres ouvertes à l'air enfin frais du dehors, il écrivait à la plus chère et à la plus exigeante de ses correspondantes, lui donnant, comme elle lui en avait fait un impérieux devoir, l'emploi quotidien de son temps. Il oubliait, cela va sans dire, de mentionner tout ce qui avait trait à Norette, et concluait ainsi :

— « Il n'y a pas une seule jolie femme à dix lieues à la ronde. Du reste, vous savez que je ne la regarderais même pas. Votre cher visage est sans cesse devant mes yeux... » etc.

Je ne rapporte pas ces détails pour donner un échantillon de la perfidie masculine, près de laquelle la duplicité tant reprochée aux femmes est bien peu de chose. (Pourquoi exagérer ? Elles se valent). Je veux montrer que Jacques n'avait pas l'esprit hanté par l'image du boîteux quand il se coucha, laissant ouvertes les deux fenêtres, qui répandaient dans la chambre une faible clarté.

Une sorte d'angoisse mystérieuse l'éveilla soudain. Il se dressa, la chair hérissée d'un frisson de terreur : — le boîteux, courbé sur lui, était prêt à le saisir ! Jacques se précipita hors du lit, mais les draps entravèrent son élan ; il alla rouler sur une chaise longue placée à l'autre extrémité de la pièce. Redressé d'un bond, il vit le visage livide et menaçant près du sien, et se sentit renversé sur la chaise longue, accablé par une sorte de vapeur dense qui pesait sur lui, le comprimant étroitement. Tous ses membres étaient comme paralysés. Il voulut crier, mais sa langue restait collée à son palais. Il comprit qu'il allait mourir... Son esprit fit un effort désespéré ; une secousse pareille à un choc électrique l'agita, la voix lui revint ; il jeta un cri d'appel et se sentit libre, assis sur la chaise longue, hébété, regardant la chambre vide, se disant :

— Quel cauchemar !

Le bougeoir et le verre d'eau placés sur la table de nuit avaient roulé à terre, où ils s'étaient brisés. La montre, tombée également sur le tapis, ne s'était pas arrêtée : elle marquait une heure du matin.

Au Jardin public, ce jour-là, Norette accourut, visiblement bouleversée :

— Je n'ai qu'une minute, dit-elle... Ah ! ce qui nous arrive !... Mon cousin s'est pendu... Ma mère est comme folle... On l'a trouvé ce matin, dans le grenier. Le médecin a dit qu'il avait dû faire son coup vers une heure, cette nuit.

Et avec la cruauté naïve des enfants, qui est aussi celle des femmes, elle ajouta :

— Croyez-vous qu'il m'en aura donné de l'embêtement, celui-là !

Cette réflexion déplut à Jacques, qui en trouva le fonds peu généreux et la forme grossière.

— Fichue petite ville, décidément ! se dit-il. Je partirai demain.

Voilà l'aventure de notre ami Jacques. Elle n'est pas sans précédent. On se souvient peut-être que l'abbé Schnebelin faillit être égorgé par l'ombre irritée du sorcier qu'il avait occis et dont il avait délivré la famille Lebègue. On peut douter de cette histoire ; mais la Société anglaise des Recherches Psychiques, qui n'accepte que des cas bien contrôlés, a publié une anecdote analogue, dans son journal d'octobre 1897 ; et Stead (*Beal Ghasts*) rapporte la bataille fluidique que soutint en 1884, contre un fantôme meurtrier, un habitant de Riga, nommé Addison. Je suis persuadé que les savants lecteurs de l'*Echo* pourraient nous citer maints cas semblables.

GEORGE MALET.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Écho du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

LES SÉANCES DE MILLER

A PARIS (1)

La séance du 24 juillet eut lieu au même endroit que la précédente. Il y avait trente personnes.

Miller demanda lui-même à se déshabiller en entier et à revêtir un costume qui ne lui appartînt pas. M. Delanne, M. Alexandre Hepp et deux autres messieurs assistèrent à l'opération, et quand, après cela, ces messieurs revinrent dans la salle des séances avec Miller, Delanne déclara : « Je peux vous assurer que le médium n'a pas un fil blanc sur lui. »

Comme l'autre fois, les scellés avaient été apposés sur les deux portes jumelles entre la salle à manger et le salon et qui se trouvaient à l'un des angles du cabinet.

La visite du cabinet fut faite par plusieurs messieurs, et Miller s'assit près de Delanne, toujours en dehors du cabinet.

Au bout d'un court temps, qu'on peut évaluer à cinq minutes, une blancheur parut sur les rideaux ; Miller dit, de ce ton tranquille qui lui est habituel : « Regardez ». Cette blancheur disparut assez vite, et il survint une forme, qui prononça un nom, le répéta, car nous ne saisissions pas bien le second mot. On crut comprendre Sophie Veiller.

Plusieurs formes succédèrent à la première : un petit enfant, qui parut, disparut, reparut, prononça le nom de Marie, s'avança en faisant : « maman », puis disparut définitivement ; — une forme très grande qui lança d'une voix caverneuse : « Joseph Saint-Martin » ; M. Pau de Saint Martin demanda si c'était quelqu'un de sa famille, et il lui fut répondu oui ; — une forme féminine qui répéta plusieurs fois le prénom de Mathilde, que nous entendîmes bien : quant au nom, c'était Hervé ou Viéré. Comme on lui demandait si quelqu'un la connaissait, elle partait. Des coups furent frappés dans le cabinet pour dire oui.

Deux formes apparurent successivement entre les rideaux. La première dit se nommer sœur Marie-Joseph. Delanne lui demanda qui elle connaissait, et elle répondit « Françoise ». Mais aucun des assistants ne parla pour apprendre qu'il la connaissait. La seconde, à la demande qui lui fut faite de dire son nom, répondit : « Anna Guillout ». Elle essaya de sortir, mais s'effondra.

Miller, toujours avec nous, à côté de Gabriel Delanne, parlait quelquefois. Il m'apparaissait par moments ; du moins, je voyais sa tête et ses mains, et plusieurs fois je les aperçus bien, en même temps que la forme qui se montrait.

La lumière avait été bien faible jusque-là, pourtant un brin plus forte qu'à la deuxième séance.

Après l'effondrement de la forme Anna Guillout, il vint une petite fille d'à peu près douze ou treize ans ; on n'a pas saisi le nom qu'elle donna ; puis ce fut une autre forme qui prononça distinctement le nom d'Elise Frœlich. « Ce doit être pour Mme Frœlich », dit ma femme ; à la réponse affirmative qui lui fut faite, elle ajouta : « Je lui écrirai ». On entendit des coups.

(Nous connaissons une dame du nom de Frœlich ; elle était partie à la mer avant l'arrivée de Miller : si elle avait été à Paris, elle aurait certainement assisté à la séance qui eut lieu chez nous. Ma femme écrivit aussitôt à Mme Frœlich pour lui raconter le fait précité, et cette dame lui répondit que sa belle-mère s'appelait Elise Frœlich : elle était morte jeune, avant le mariage de son fils, et, par conséquent, Mme Frœlich ne l'avait pas connue. Mme Frœlich est Américaine, de New-York, mais elle habite l'Europe depuis de longues années ; elle ne connaît pas Miller, qui ne la connaît pas et ne sait rien d'elle, et elle ignorait à quel moment il donnerait des séances. Est-ce que la télépathie peut expliquer ce cas ?)

A Elise Frœlich succéda une forme qui jeta d'une forte voix un peu rauque :

— Henri Dusart.

— C'est mon père, dit le Dr Dusart.

On frappa des coups affirmatifs dans le cabinet.

La forme était partie, elle revint, et elle s'exclama distinctement, levant les bras comme en action de grâces :

— Quel bonheur !

Le Dr Dusart demanda si Adèle et d'autres se trouvaient là, et le guide répondit que dix-sept de la famille étaient là présents.

Après apparut une forme qui dit : « Adèle ». Le Dr Dusart demanda si c'était sa mère. C'était elle. Elle s'avança, s'effondra. Je vis un petit bébé, mais pas longtemps. Le médium dit alors qu'il a vu avec la forme un tout petit bébé. J'entends le Dr Dusart repartir de sa voix sonore : « Ça doit être un mort-né qu'elle a eu ».

A ce moment, un assistant remarque qu'il peut voir le cadran de sa montre, mais sans bien distinguer l'heure que marquent les aiguilles.

Avant de s'y retirer, Miller demanda que deux messieurs visitassent le cabinet. L'un des deux fut le Dr Dusart.

Une chose blanche, lumineuse, c'était comme un pa-

(1) Voir les numéros du 1er et du 15 août.

quet de mousseline, parut en haut du cabinet : elle alla à gauche, à droite, se rapprocha du parquet, remonta, puis elle descendit, toucha le parquet, et une petite forme se dessina, se développa, entourée de draperies, et il en surgit un homme qui étendit les bras, agita les mains et qui jeta d'une voix sonore : « Edouard Marchand ». C'était la première fois, ajouta t-il, qu'il se matérialisait en France. Il s'avança, remua en différents sens les draperies qui l'entouraient, parla de sa femme, du professeur Reichel, et il demanda qu'on écrivît à ces deux personnes. Il dit « bonsoir », et il commença à se dématérialiser. On entendit encore des mots bas, comme un murmure indistinct baissant, s'enfonçant avec la forme. Il n'y eut bientôt plus qu'une nappe blanche sur le parquet, puis plus rien.

Betsy demande alors qu'on mette devant l'une des ouvertures du cabinet la chaise qu'occupait précédemment le médium. Quand on eut obéi, un paquet de mousseline tomba sur cette chaise. Ce paquet grossit s'enfla, devint une forme vague dans des draperies qui traînaient sur le parquet, puis la forme se précisa, agita les draperies qui l'entouraient, les écarta de son corps en étendant les bras. La matérialisation devint encore plus parfaite, et l'on vit bien, monté sur la chaise, l'esprit ; il paraissait d'une grande stature. C'était Jemina Clarke, dont le père était pasteur sous Wesley ; elle-même était médium de celui-ci.

Jemina Clarke descendit de la chaise, la déplaça, ce que nous vîmes parfaitement bien, et elle partit en disant : « Good night ! »

Delanne apprend à ce moment qu'il a senti la draperie de l'esprit. Betsy demande qu'on enlève la chaise.

Après Jemina Clarke parut une forme transparente et lumineuse, puis deux, jusqu'à cinq. Il y en a qui disent n'en apercevoir, n'en avoir vu que quatre. Ce sont des corps diaphanes semés de langues flammées. Sont-ils sur les rideaux du cabinet, ou bien leur rayonnement traverse-t-il ces rideaux ? On ne peut se prononcer, car on ne s'en rend pas bien compte. En tout cas, il y a là cinq formes bien distinctes. Pour ceux qui ont une explication à tout phénomène, excepté celui que le simple bon sens appelle, Miller agiterait des poupées, — il en aurait tout un magasin : où le mettrait-il ? — Ici était-il donc tout à coup poussé cinq bras à Miller pour qu'il pût tenir dans le cabinet les cinq formes que nous voyions et les agiter? Puis quel produit chimique lui permettant de frotter ses mannequins de façon que leur lumineux semé de flammes passât à travers les rideaux du cabinet aurait-il donc découvert ?

Effie Deane, Carrie West, Lillie Roberts et Angèle Marchand, qui donnèrent elles-mêmes leur nom, parurent après les cinq formes. Ces quatre apparitions n'avaient pas l'aspect des cinq précédentes, mais elles n'étaient pourtant pas assez matérialisées : elles avaient plutôt l'apparence de projections lumineuses, surtout deux d'entre elles. Lillie Roberts et Angèle Marchand se matérialisent si bien quand elles viennent seules.

Suivirent deux formes, un diadème lumineux à la tête. C'étaient Marguerite et Leah Fox, deux des médiums de Hydesville. Mme B... annonça que l'une d'elles lui avait pris le bras.

Betsy avait dit qu'on pouvait chanter, et Mme B. avait commencé une chanson française, *Colinette*, accompagnée des voix de plusieurs autres personnes, quand une forme entourée de draperies blanches sortit du cabinet ; on pouvait voir qu'elle était habillée de noir et qu'elle portait une couronne au sommet de la tête. Elle s'éclairait d'une raie lumineuse qui allait du cou au diaphragme.

— Mona, queen of Atlantis, fit-elle.

Elle s'avança bien plus loin que les autres esprits, et elle parla en anglais. Elle brassait ses draperies tout autour d'elle, s'en débarrassait peu à peu, et, pour les bien montrer, elle les tendait comme le toreador qui aguiche le taureau, elle les traînait : à un moment, elles se cassèrent brusquement au ras du parquet. Elle avait une légèreté de démarche, une grâce inénarrable dans les mouvements. Et quelle forme élégante, quel noble maintien, quel calme auguste !

Quand elle se retira, Betsy dit qu'elle reviendrait et qu'elle essaierait de parler français ; mais pour cela, finit-elle, il fallait qu'elle se dématérialisât et se rematérialisât dans le cabinet.

Mona revint, s'avança, s'avança presque sur ma femme et moi. La longueur d'un demi-bras nous séparait. Le médium, avant la séance, nous avait placés devant les autres, en dehors du rang, ce qui nous permettait de la mieux voir. Elle avait un teint d'un brun noir, un front bien modelé, large à la base, doucement arrondi du haut, la joue d'un dessin pur. Je remarquai la naissance d'un nez fin qui devait tomber droit sur la bouche, mais je ne pus distinguer le bout de ce nez, la bouche, le menton, et je n'arrivai pas à saisir la couleur de ses yeux. Etait-ce la couronne lumineuse qui me permettait de bien voir le haut du visage ? Elle portait une jupe noire épousant étroitement ses formes, un corsage noir partagé sur la poitrine par une raie lumineuse scintillante, raie qui partait de la ceinture et montait en s'évasant jusque sous le menton et qui, à la gorge, atteignait un doigt et demi.

Mona parla en français, d'abord péniblement, les paroles sortant difficilement de la bouche, puis elles

coulèrent avec plus de facilité, et elle dit, lentement :

— Je viens, chers frères et chères sœurs, pour la première fois en France.... Plus tard on tâchera de mieux parler.... Pour ce soir le Seigneur et Dieu Jéhovah soit avec vous !... Je suis Mona, reine de l'île Atlantide. Le Seigneur Jéhovah l'a fait descendre au fond des eaux, a retiré à Lui les habitants, parce qu'ils étaient arrivés à un grand état de pureté.... Que Jéhovah vous accorde un bon médium comme celui-ci, qui pourrait convertir l'Europe.... Que Jéhovah vous donne un bon medium et que Jéhovah vous accorde la vérité.... Au nom de Jéhovah, je vous bénis !

Je n'ai pu écrire qu'une petite partie des paroles de Mona, mais les phrases rapportées ici sont bien textuelles.

Mona, sur la demande de Mme B..., embrassa cette dame.

Angèle Marchand se montra après le départ de Mona, mais cette fois bien matérialisée. Elle dit d'écrire à sa mère, demanda si tous la voyaient, si tous étaient contents ; elle donna la main à Mme B., toucha sa joue, se pencha sur Delanne.

Ce fut une forme d'enfant qui parut ensuite, mais peu d'instants, et Betsy demanda moins de lumière. M. Klebar éteignit. Alors on vit une blancheur lumineuse, toujours ressemblant à un paquet de mousseline, qui se promena dans la pièce au-dessus de nous, flotta ; elle vint sur moi, elle alla à d'autres. Il y en a qui disent qu'elle les touche à la tête, un au genou, puis elle fila dans le cabinet.

Les dernières manifestations se passèrent parmi nous, en pleine obscurité. Des esprits sortirent du cabinet. On ne les vit pas, mais on les entendit remuer, ils firent du bruit. Le Dr Benton parla. Plusieurs personnes dirent qu'on les touchait. Lula Adams lança ses éclats de rire si particuliers. Elle dut venir bien près de moi, car mon oreille gauche s'emplit d'un rire sonore à m'assourdir. Ma femme se sent touchée à la tête. C'est Lula, qui lui dit, de sa voix criarde, bien caractéristique, ponctuée de son large rire sonore : « Me voici. Me sentez-vous ? » Et ma femme répondit qu'elle la sentait bien.

On chanta, tandis qu'un fort courant d'air se répandait dans la pièce. Betsy dit à M. Klebar de faire de la lumière. Quelqu'un frotta une allumette et la passa à M. Klebar, qui ralluma la lampe. Il est dit dans l'article précédent que le médium fut projeté en dehors du cabinet aux quatre séances. C'est une erreur : cette séance faisait exception. On entendit Miller se réveiller dans le cabinet, et Betsy nous dit que la séance était terminée.

La quatrième séance eut lieu le 26 juillet au même endroit et dans les mêmes conditions que les précédentes, sauf que le médium ne fut pas visité.

Dans la première partie de la séance, le médium toujours assis près de Delanne, en dehors du cabinet, il vint différentes formes successivement, mais bien pâles : une trouée blanche, vaguement déterminée. La cinquième apparition fut plus précise, et elle parla assez haut « Emile Pennès », fit-elle. Mlle Jeanne Chambeau, qui assistait à la séance, dit que c'était le père d'une personne qu'elle connaissait. Cette forme n'était pas très grande.

D'autres formes se succédèrent, mais si indistinctes : toujours la trouée blanche dans la pénombre. Ce n'était que des essais de matérialisation. Une forme dit Adèle une autre Alexandrine Delanne, et Gabriel Delanne apprend qu'il a entendu prononcer son prénom de Gabriel. Une autre, très grande, plus précise que les deux précédentes, donne le prénom et le nom de « Jean... Thomas ». Et voici une figure, une tête seulement entre les rideaux. Puis un enfant sort, frôle le bras de Mme B..., qui l'annonce, et il dit le nom de « Nini ». Un autre apparaît, lève le bras. Il touche Mme B..., qui nous l'apprend et qui ajoute : « J'ai senti comme de la mousseline. » Tout s'est succédé rapidement, a été bien pâle.

Je constate que je vois ma main à vingt centimètres seulement devant moi ; mais j'aperçois bien le corsage blanc de Mme B., celui de Mme G..., et, par moments, comme dans des éclairs, je vois le visage de Delanne et de Miller.

Miller demanda la visite du cabinet. M. Klebar, toujours à une petite table derrière les assistants et qui ne pourrait passer sans les déranger, enlève le cylindre de papier qui est sur la lampe, et il hausse la mèche du luminaire, de façon à éclairer la pièce. Il est debout et élève la lampe. Le Dr Moutin entra dans le cabinet.

La mèche rebaissée et la lampe recouverte de feuilles de journal roulées en cylindre, Miller toujours assis en dehors du cabinet, un petit nuage blanc surgit presque au plafond. Delanne nous apprit qu'il tenait le médium, et il ajouta que ce petit nuage ressemblait à de la mousseline. Alors on vit une main derrière lui, à peu près à la hauteur de la tablette de la cheminée. « Elle a touché quelque chose », dit-on. Quelques-uns crient : « La voilà encore ! » Moi, je ne distingue pas la main, mais de forts coups sont donnés contre un objet sur la cheminée, une lampe, je crois. Mme G... est assise au côté gauche de Delanne, et j'aperçois cette dame penchée vers le médium ; elle lui a pris les deux mains, et elle annonce hautement : « Je tiens les mains du médium ».

Une draperie blanche fut jetée par-dessus le cabinet

et resta suspendue. A ce moment, je vois une main, un instant, — était-ce la même que la précédente? — et elle va toucher la cheminée. Delanne disait aussitôt : « En ce moment j'observe le médium ». La main reparut, alla vers Mme B..., qui dit la sentir sur son genou. Delanne constate tout haut que le médium se tient droit sur sa chaise, qu'il ne se penche pas : se fût-il penché d'ailleurs, il y avait entre lui et Mme B... trop d'espace pour qu'il pût arriver à toucher cette dame.

Le médium entra dans le cabinet, et il dit de faire la chaîne ; puis Betsy parla : elle essaiera de donner quelque chose, mais ce sera difficile, car il y a ce soir trop de douteurs.

Un nuage parut en haut du cabinet. Il flotta, se rapprocha du parquet, remonta, allant de-ci de-là, et il se posa sur le rideau, disparut, puis on le revit en avant du cabinet. Il se changea en une forme qui leva le bras. « Voyez le bras ! » crient quelques uns. La forme dit : « Antoinette », puis : « Viens, ma chère », et elle s'effondra. C'était une voix difficile, embarrassée, caverneuse.

Encore un nuage blanc, qui parut deux fois, et une forme se montra à l'ouverture du cabinet, disant se nommer Star Light, indienne. C'est un des contrôles du cabinet. Elle est heureuse de nous voir tous. Elle dit qu'elle sent les pensées, qu'elle ne nous connaît pas encore et qu'elle va essayer d'amener des esprits français. Elle ajoute qu'il y a longtemps qu'elle est morte. Elle a le parler guttural. Je rapproche ce parler de celui du peau-rouge Red Feather, un des contrôles du médium Peters : c est le même accent chez l'un et chez l'autre.

Star Light demanda un peu plus de lumière, et M. Klebar haussa la mèche de la lampe. J'aperçus très bien les draperies, la forme de l'Indienne, et quelque chose de noir à l'endroit de la tête.

Star Light partie, et quand M. Klebar eut rebaissé la mèche de la lampe, un parfum se répandit dans la pièce, et Effie Deane parut. Elle était beaucoup moins lumineuse qu'aux autres séances : c'était comme une projection. Elle fit connaître qu'elle est Ecossaise. Carrie West se montra près d'elle, bien moins lumineuse aussi qu'aux autres fois. On les vit remuer toutes les deux, se déplacer. Elles avaient au front leur bandeau lumineux, bien moins éclatant que les fois précédentes, il s'en fallait de beaucoup. Elles dirent : « Good night », et l'une d'elles, Effie je crois, tapa sur la tête de Delanne, et l'on perçut de petits coups. La plupart disent les avoir entendus.

Une grande forme avec un turban se montra, un des contrôles du cabinet du nom de Joséphine Keiss : on vit ses mains, et elle leva bien les bras, disant vouloir se montrer à tous ; puis Angèle Marchand : Delanne remarque tout haut qu'elle a une petite tête, mais qu'il ne peut distinguer les traits. Ensuite, une forme se précipita avec des cris rauques, fit du bruit. Quelques-uns eurent peur. Betsy apprit que c'était une indienne qui avait l'habitude de toujours se manifester ainsi ; elle s'avance comme ça, répète Betsy, et elle s'effondre immédiatement.

Le Dr Moutin, qui est sur la troisième chaise à partir d'une des ouvertures du cabinet, est frappé à l'épaule, sur la tête. Il le dit, et il nous apprend que c'est une main de femme, et même, à ce qu'il lui semblait, une main de jeune fille. Delanne lui fait répéter ces paroles et s'exclame : « Il doit s'y connaître, puisqu'il est médecin ! »

On entendit Betsy parler dans le cabinet. On crut que c'était avec le médium, et on en fit la remarque, mais elle répliqua que c'était avec d'autres esprits. Elle se montra. Je ne vis que deux yeux dans une face noire. Elle dit à M. Klebar de donner plus de lumière. La mèche un peu haussée, je la vis mieux. Elle est petite, a une petite figure noire. Elle dit que nous devons être reconnaissants de ce qu'ils ont fait, qu'il n'y a qu'un médium sur mille qui, avec les conditions de ce soir-là, aurait pu donner quelque chose. On lui demande de chanter : elle chantera, et elle ajoute que lorsqu'elle se retirera, le médium sera projeté. Elle essaiera de parler français, et elle prononce lentement, cherchant les mots : « Je regrette de ne pas mieux faire .. Le médium a été contrarié. »

Elle demande à M. Klebar, l'appelant par son prénom de Charlie, de chanter. Et M. Klebar et Betsy chantèrent. Tous peuvent la voir. Elle envoya son « good night », et, en même temps qu'elle disparaissait, le médium était projeté en dehors du cabinet.

Cette quatrième séance fut la moins bonne des quatre, elle fut même bien pâle en comparaison des autres. Il y avait dans la salle, surtout pendant la première partie de la séance, un courant d'hostilité contre le médium. On chuchottait, on faisait des remarques désobligeantes. Le médium, à un moment, indigné, se leva, et il dit : « Je ne viens pas ici pour tricher. » Quand il se fut rassis, les chuchottements, les murmures recommencèrent. Qui chuchottait, quelles personnes murmuraient ? De soi-disant spirites, des gens qui, sans qu'ils aient jamais sérieusement étudié, croient tout savoir et qui ne pourront jamais admettre les phénomènes sortant de l'ordinaire, des gens qui nieraient même une expérience de physique et de chimie si leur amour-propre était en jeu.

Dans une séance ne sont pas nuisibles les sceptiques de bonne foi, les investigateurs sérieux qui, sans parti pris, sans explication préconçue, cherchent à se

rendre compte des phénomènes, mais bien les spirites ou prétendus tels, qui ignorent tout du phénomène et qui mettent leur petite vanité à paraître plus sagaces que les autres et à faire, si possible, des « démasquements » : ils ignorent, ces petits esprits, combien est complexe le phénomène psychique ; s'ils se disent, se croient spirites, c'est parce qu'ils ont obtenu eux-mêmes quelques mouvements de table ou autres phénomènes de pareille valeur : ils voient la fraude en tout ce qu'ils ne comprennent pas, et, devant un médium véritable, s'écrient : « Ah, on ne m'en fait pas accroire, à moi ! » Voilà les éléments mauvais qui bouleversent les séances.

De ces éléments-là, il y en avait beaucoup, malheureusement, à la quatrième séance ; en outre, il se trouvait aussi de ces spirites qui, n'obtenant pas une épreuve personnelle, une manifestation particulièrement désirée, doutent de tout, manquent des données nécessaires pour tirer les conclusions évidentes des faits auxquels ils assistent.

Malgré les conditions mauvaises, malgré l'agitation insolite et offensante pour le médium qui régnait dans la salle, il y eut tout de même une séance, et une séance avec quelques phénomènes importants. Mais aussi, la séance finie, Miller était épuisé. Il se retira dans la chambre à coucher du maître de la maison, et là, affalé, souffrant, le veston déboutonné, il demanda un endroit où il pût se retirer, priant qu'on défendît la porte, qu'on ne laissât entrer personne. Il n'y avait que moi et le maître de la maison près de lui. Celui-ci n'avait aucune pièce à mettre à sa disposition. Miller appela M. Klebar qui passait, et ils s'en allèrent, prirent une voiture et rentrèrent immédiatement se coucher. La nuit passa sans que Miller pût dormir. Je le vis le lendemain matin, pâle, défait, tout tremblant, et pendant plusieurs jours il se ressentit d'une séance qui l'avait rendu si nerveux : il ne pouvait dormir, ni même rester tranquille au lit ; dans la nuit du vendredi au samedi il dut se lever à deux heures et s'en aller promener dans Paris jusqu'au matin : il n'arrivait pas à calmer son agitation.

Ces quatre séances ont prouvé qu'on n'avait rien exagéré de la médiumnité de Miller, et elles sont venues confirmer, en les portant à un plus haut degré de puissance, ce que nous avons vu avec d'autres médiums. Ce sont des faits, et un fait porte avec lui sa preuve. Comment avoir le plus léger doute devant des matérialisations faites le médium étant parmi nous, formées en dehors du cabinet ? En face de Mona, Lula Adams, Betsy, le Dr Benton, etc., comment ne pas reconnaître qu'il y a là, indépendantes du médium, des individualités ? Il y en a qui veulent que l'esprit soit le double du médium ; mais un double ne peut être qu'une reproduction du médium : Miller est de taille moyenne, corpulent, et il ne devrait venir que des esprits de taille moyenne et corpulents ; or, Mona est fine, élégante, bien femme, le Dr Benton est très grand, Lula Adams est toute petite, a l'apparence d'un enfant de sept ans, etc.

D'autres prétendent que le médium possède en lui des clichés variés, et qu'il les projette et matérialise dans l'espace avec des reflets d'intelligence. On lit dans les *Annales des Sciences psychiques* de juillet 1906, sous la signature de Henry-A. Fotherby, page 425 : « Je suis porté à croire que le médium peut, ou directement, par auto-induction, ou par son cerveau placé sous le contrôle d'une autre personnalité, produire par ses propres électrons une forme éthérée représentant une personne ou un objet et la projeter dans l'espace, de façon à ce que les assistants puissent effectivement l'apercevoir comme une image réelle. » Mais toute explication doit être simple, répondre à l'objet, et quel rapport y a-t-il entre une matérialisation et cette prétendue explication ? Encore une fois, du moins avec Eldred, avec Miller, ce ne sont pas des images qu'on voit, mais des êtres vivants, tangibles, matériels, qui parlent, qui remuent. Il y a un fait, non une illusion, et on ne discute pas un fait : on le constate.

CHARLES LETORT,
23, rue du Bac.

Je certifie que le récit précédent est exact en tout point.

ELLEN S. LETORT.

Une lettre de M. de Watteville

M. C de Watteville, cité par M. et Mme Letort parmi les témoins des expériences de M. Miller, nous a adressé la lettre suivante :

Paris, le 23 août 1906.
96, Avenue Henri-Martin.

MONSIEUR,

Je lis dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 août 1906, le récit d'une séance donnée par M. Miller. Je n'ai pas eu connaissance de ce compte rendu avant sa publication, et je vous serais très reconnaissant de vouloir bien faire savoir à vos lecteurs, dans le prochain numéro de votre intéressant journal, que mes conclusions au sujet des faits que j'ai pu observer pendant deux séances de M. Miller ne sont *pas* conformes à celles des signataires de l'article en question.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

C. DE WATTEVILLE,
Docteur ès sciences physiques.

Nous avons, comme c'est l'usage en pareil cas, communiqué cette lettre aux auteurs du compte rendu visé. M. et Mme Letort nous ont prié d'insérer, en réponse, la note que voici :

Si nous avons cité le nom de M. de Watteville parmi ceux des assistants à la deuxième séance Miller, c'est que nous pensions que son ami M. Gabriel Delanne le nommerait dans le compte rendu qu'il consacrerait à cette séance. Que M. de Watteville agrée nos excuses pour avoir publié son nom sans lui avoir demandé son consentement, un consentement que nous croyions tacitement acquis. Mais les conclusions des signataires n'ont jamais engagé que les signataires, et nous regrettons aussi que M. de Watteville ait cru devoir écrire à l'*Echo du Merveilleux*, pour approuver une chose aussi évidente. Maintenant, il n'y a pas que nous qui soyons du même avis. Nous avons, entre autres, reçu une lettre de remerciement adressée à Miller pour sa belle séance du 22 juillet, la séance à laquelle assistait M. de Watteville, et les huit signataires nous priaient de la faire parvenir au médium.

CHARLES ET ELLEN S. LETORT.

Nous n'avons pas à intervenir personnellement dans ce petit débat, dont nous ne comprenons pas très bien, d'ailleurs, l'importance.

L'*Echo du Merveilleux* est une tribune libre où chacun, sous sa responsabilité, a le droit d'émettre ses opinions personnelles, pourvu qu'il le fasse avec mesure et courtoisie.

C'est ainsi que nous ouvrons toujours avec plaisir nos colonnes à M. et à Mme Letort, bien que, sur l'origine des phénomènes dont ils traitent, nous ne partagions pas leur manière de voir.

Il ne nous semble pas qu'en leur donnant ainsi l'occasion de formuler des doctrines et des convictions qui ne sont pas les nôtres, nous renoncions, en quoi que ce soit, à nos propres convictions et à nos propres doctrines.

Mais, après tout, M. de Watteville a peut-être des raisons de protester, que nous ignorons. Dans ce cas, nous lui offrons bien volontiers, s'il le juge à propos, toute la place qu'il désirera pour s'expliquer. Nos lecteurs prendraient, nous en sommes persuadé, un très instructif et très vif plaisir à confronter ses observations avec celles des autres assistants des séances Miller et à connaître l'interprétation personnelle qu'il donne des faits.

G. M.

SPIRITISME DE SALON

« De toutes les théories qui cherchent à expliquer « ces faits (les faits spirites), celle qui en explique « le plus, et par conséquent la meilleure, présente- « ment, est la théorie catholique. » (M. Gaston Méry, *Echo du Merveilleux*, année 1906, p. 21, 2e colonne.)

Sous une forme ou sous une autre, l'éminent directeur de l'*Echo du Merveilleux* a maintes fois répété la profession de foi que je place en tête de cette relation, en lui empruntant les termes modérés dans lesquels il l'a formulée tout dernièrement encore. Elle n'est plus pour moi une simple explication. Elle est devenue, il y a bien des années, une conviction, et le présent article n'est que le résumé succinct des principaux faits constatés et des réflexions nées de ceux-ci qui l'ont créée en moi.

Dès le moment où l'Amérique entraîna à nouveau le vieux monde à la pratique des faits spirites à laquelle il avait renoncé depuis que la Croix avait vaincu le paganisme antique, ceux qui ont désiré l'expérimenter ont pu être divisés en deux classes. Les uns y ont vu un sujet d'investigation, d'étude sur une force inconnue et en apparence changeante, et parmi eux, certains en sont arrivés à s'en faire une religion. Les autres, les femmes surtout, y ont vu simplement une distraction moins banale que la plupart des papotages mondains, propre, de plus, à faire courir sur les épaules et les bras nus de caressants souffles glacés, tandis que le vague sentiment de l'incompris répand dans tout l'être un frisson exquis. Ne cherchant point à raccorder entre elles les manifestations plus ou moins remarquables dont ils étaient les témoins — presque toujours accidentellement et par occasion — ceux de cette classe si nombreuse n'ont jamais fait que du « spiritisme de salon ». Et lorsque l'occasion s'est présentée à moi de prendre part aux « tables tournantes », c'est exactement dans cet état d'âme que je les ai abordées.

C'est aussi dans ce même état d'âme que le petit groupe qui avait bien voulu m'accueillir, pratiquait le spiritisme. Peu nombreux, beaucoup moins nombreux même que ne l'eût permis la petite ville qui nous réunissait, il n'avait point érigé le spiritisme en religion, bien au contraire. Quelques hommes aimables, quelques femmes du meilleur monde, groupés dans le salon d'une maîtresse de maison aussi hospitalière que spirituelle et bonne, en avait fait, par suite de la présence au service de celle-ci comme institutrice d'un médium remarquable, un jeu habituel de société. Mais aucune pensée sérieuse,

née de l'étrangeté des faits, ne semble avoir traversé jamais la charmante insouciance du petit cénacle. Aucune théorie, aucune *théologie* spirite n'y naissait ; pas plus qu'aucun médium ou expérimentateur des évocations, soit publiques, soit scientifiques, n'y a jamais pénétré. Enfin, une certaine crainte des quolibets avaient réduit à quelques intimes les privilégiés admis, lorsqu'on se trouvait rigoureusement entre soi, à prendre part au *jeu familial*.

Le hasard — pour ma part je dirais plus volontiers la Providence — m'a permis de rester près de deux années le visiteur assidu de cette charmante maison, à laquelle je reste redevable, en outre de son amical accueil si précieux et si inattendu en pays étranger, de pensées sérieuses qui ont influé sur toute ma vie subséquente. C'est en effet dans ce milieu spécial, à l'abri de toute supercherie, de toute plaisanterie, comme de toute théorie psychique, où le nom même d'Allan Kardec nous était à tous inconnu, qu'après plusieurs mois de participation, certains faits moraux, certaines affirmations des esprits, ensuite des incidents saisissants pour moi, m'ont porté seul, je le crois, entre nous tous, à rapprocher ce qui se passait sous mes yeux et *sous mes mains*, des enseignements du catéchisme, au delà duquel n'étaient guère allées mes études théologiques. J'ignorais même absolument que la pratique des « tables tournantes » eût été défendue par l'autorité ecclésiastique. C'est en pleine liberté d'esprit que j'en suis arrivé peu à peu, et par des réflexions solitaires, à la conviction que je partage avec M. Gaston Mery. J'ai donc renoncé, peu de temps après, à toute participation personnelle aux pratiques spirites ; mais elles n'en ont pris pour moi qu'un intérêt plus vif encore. Depuis bien des années, tout en complétant les notions sommaires de mystère diabolique données par l'instruction religieuse du jeune âge, j'ai suivi les discussions sur l'origine des faits spirites, les arguments émis par les différentes écoles et les différentes croyances, et force m'est de dire que rien, dans cette enquête encore poursuivie, n'a pu jusqu'à présent affaiblir la conception chrétienne à laquelle j'étais arrivé par mes simples raisonnements, en pleine indépendance alors de toute influence religieuse ou autre.

J'étais en effet arrivé à l'âge de trente-cinq ans sans avoir donné la moindre attention aux questions spirites, et sans avoir jamais vu tourner une table. D'autre part mes parents m'avaient élevé très chrétiennement, mais en écartant de l'éducation de leurs enfants les idées trop mystiques qui eussent pu surexciter de jeunes imaginations. En dehors, ainsi que je le disais plus haut, des enseignements du catéchisme et de l'histoire sainte sur le rôle de Satan dans le péché originel, et dans les tentations, que les enfants croient facilement réservées aux saint Antoine ermite et autres grands thaumaturges, mes études classiques, mon métier ensuite, avaient absorbé ma vie intellectuelle ; tout au plus avais-je entendu raconter quelques faits étranges provoqués par Home et certains autres spirites de marque, sans y attacher, d'ailleurs, aucune importance.

A cette époque — il y a de cela environ un quart de siècle — les hasards de ma profession me dirigèrent vers une de ces jolies localités de la côte d'Italie, auxquelles la beauté des sites et un climat exquis assurent un appoint de résidents étrangers fuyant les centres trop mondains. Prévoyant que mon séjour serait de longue durée, je m'étais muni de quelques lettres d'introduction. L'une d'elles me conduisit chez l'aimable maîtresse de maison dont j'ai déjà parlé. L'accueil plein de grâce qu'elle voulut bien me faire me fut d'autant plus précieux dès le premier jour, que la situation d'un Français en Italie était d'autant plus délicate. Nous venions en effet d'occuper la Tunisie, et cette opération avait réveillé la rancune des « misogalli » au fond beaucoup plus nombreux chez notre sœur latine qu'elle ne le laisse voir, et qu'on ne le croit en général de ce côté des Alpes.

A demi orientale, la famille, de culte « orthodoxe », occupait une haute situation dans son pays, et son chef, ainsi que les fils aînés, retenus par leurs devoirs de carrière, ne faisaient que de courts séjours en Italie. Une jeune fille, âgée alors de seize à dix-sept ans, venue la dernière, avait eu une enfance délicate, et sa mère, n'ayant plus qu'à se préoccuper d'elle, l'avait amenée tout d'abord passer un hiver sous le ciel napolitain. L'épreuve avait été favorable, en sorte que Mme D... avait fait une installation durable à X... Maîtresse de maison accomplie, esprit très cultivé, elle avait bientôt groupé autour d'elle les meilleurs éléments italiens ou étrangers offerts par la ville et sa région, et c'était une grande bonne fortune, pour un hôte de passage, d'être accueilli par elle.

Une enfant aussi frêle que sa fille n'avait pu être soumise aux méthodes ordinaires d'instruction, et celle-ci lui avait été donnée par une gouvernante choisie avec grand soin, fille de sens, remarquable éducatrice, à laquelle ces dames s'étaient beaucoup

attachées, et qui passait insensiblement au rôle de dame de compagnie à mesure que son élève se rapprochait de l'âge d'entrer dans le monde à son tour. Elle avait eu l'art d'en faire, sans la fatiguer et plutôt en causant qu'en travaillant, une fille digne de sa mère; mais, de religion protestante, il avait été convenu dès le début qu'elle n'aborderait jamais avec ces dames un sujet sur lequel elle eût pu donner des idées contraires à leur sens, et l'habitude était prise de faire dans ce salon, fréquenté également par des catholiques et des adeptes de mainte nuance de la chrétienté, le silence le plus complet et le plus respectueux sur les questions religieuses. Je note ce trait, qui n'avait pas peu contribué, sans doute, à en laisser les fidèles dans l'ignorance absolue de la naissance et du développement d'une *foi spirite*.

(*A suivre.*) J. Amédée.

Communications électriques entre Mars et la Terre?

M. Marconi, l'inventeur de la télégraphie sans fil, a fait à un journal de Sydney une communication sensationnelle :

« On sait, a-t-il dit, qu'il existe à Cape Clear, le promotoire le plus occidental des Iles Britanniques, une station de télégraphie sans fil. C'est là que sont reçus les dernières dépêches expédiées par les vaisseaux s'éloignant d'Europe, et les premiers appels de ceux qui s'y dirigent à travers l'Atlantique.

« A cette station arrive chaque jour après minuit un mystérieux message intraduisible, incompréhensible. Mais toujours à un certain moment, variant de nuit en nuit, on reçoit un mot, toujours le même.

« On ne peut le reconnaître que par son signe invariable. Il n'appartient à aucune langue connue. Depuis deux années, cette mystérieuse communication n'a jamais manqué de se produire, et toujours entre minuit et une heure du matin. »

L'explication que donne M. Marconi de ce phénomène est aussi extraordinaire que le phénomène lui-même.

Il croit que c'est Mars qui essaie de communiquer avec la planète-sœur.

Pourquoi le message parvient-il toujours à ce même point du globe, que désire nous dire Mars, et pourquoi cette patience obstinée à répéter chaque nuit la même chose depuis deux ans, voilà ce qu'il n'est point facile de deviner.

Le *Progressive Thought* termine en affirmant que M. Marconi garantit la matérialité de ces faits qu'il dit connaître personnellement.

H. R.

NOTES SUR LES SOURCIERS

Il me semble utile, après les renseignements très exacts et très intéressants fournis dans l'*Echo du Merveilleux*, le 15 mai par *une abonnée*, et le 1er aoû par le docteur Vigen, de chercher à présenter quelques observations avec des détails plus développés, sur une question qui jusqu'ici ne paraît pas avoir été suffisamment étudiée et qui peut avoir un intérêt pratique considérable. J'envoie donc à la rédaction quelques notes, anciennes déjà, que j'avais depuis longtemps l'intention de lui adresser. Les lecteurs pourront peut-être y trouver quelques indications à utiliser puisqu'on semble s'occuper de cette question.

Il s'agit de l'influence d'un corps flexible entre les mains de certaines personnes qui marchent sur un terrain au-dessous duquel se trouve un cours d'eau.

Il paraît impossible de nier cette action d'une baguette de coudrier, par exemple (la baguette dite divinatoire), quand on l'a vue fonctionner et qu'on a constaté les résultats obtenus, quand on est arrivé, après quelque persévérance, à obtenir soi-même le résultat cherché.

Il ne s'agit pas d'une faculté spéciale

On a fait une erreur en supposant que ce mouvement de la baguette ne devait se produire que très rarement et pour quelques personnes douées d'une faculté spéciale; le plus souvent on a nié l'existence de cette faculté, on a prétendu qu'elle n'existait pas réellement, qu'il n'y avait là qu'un fait de prestidigitation.

C'est cette erreur qu'il importerait de faire cesser, car il serait intéressant de pouvoir faciliter les moyens de creuser un puits à l'endroit précis où l'eau se rencontre, d'en indiquer la profondeur et de renseigner sur la quantité d'eau plus ou moins grande qui sera trouvée, alors que rien dans la configuration du sol ne peut le faire connaître. Or, il suffit de manipuler la baguette, pendant un certain temps plus ou moins long, selon la nature impressionnable à des degrés différents des personnes qui la tiennent entre leurs mains, pour qu'on se rende compte de l'effet produit et du résultat obtenu.

Tout le monde, il est vrai, n'est pas apte à ressentir cet effet absolument naturel et qui ne présente rien

d'extraordinaire, bien qu'on ne puisse l'expliquer encore ; mais il est certain que sur le nombre de personnes qui s'exercent à cette opération, il s'en trouve un tiers environ qui après un temps d'essai, presque instantané peut-être, mais qui peut durer le plus souvent quelques heures, obtiendront le résultat cherché.

Alors tous les préjugés tomberont, les opinions préconçues disparaîtront : on reconnaîtra qu'il ne s'agit pas d'une faculté spéciale très rare, d'un don merveilleux ou d'un fait de prestidigitation ou de sorcellerie, qu'il ne faut plus se méfier des sorciers ; qu'il s'agit d'une action produite par une loi physique inconnue encore et qui paraîtra très naturelle quand on arrivera à en découvrir la cause.

La manière de procéder

Il faut donc, et c'est le moyen le plus facile, prendre une baguette de bois flexible, coupée en forme de fourche ou droite ; elle peut être en noisetier ou en tout autre bois, même en chêne, pourvu qu'il ne donne pas trop de résistance ; la baguette à l'état sec résisterait et serait brisée, si elle était tenue avec une force trop marquée. L'état flexible est indispensable. On peut encore opérer avec une fourche formée par deux baguettes en baleine fixées à une extrémité. La baguette fourchue est plus facile à tenir régulièrement, dès lors plus pratique, plus sûre dans ses résultats. Il est préférable qu'elle soit coupée assez récemment, un peu mince, mais pouvant présenter une certaine force de résistance tout en étant flexible. Elle doit être placée par ses extrémités dans chaque main entre le pouce et l'index, qui la tiennent solidement, tout en lui laissant sa liberté d'action et la possibilité de s'agiter.

Elle tend, quand on marche avec elle au-dessus de l'eau, à se relever droite ou à s'abaisser verticalement, selon qu'elle est mise au-dessus et au-dessous de l'horizontale. Il faut la laisser libre, lorsque le sommet est en bas, de se relever pour continuer son évolution et la lui faciliter en la replaçant horizontalement. Le mouvement de rotation se continue indéfiniment tant que l'on se trouve ainsi au-dessus de l'eau, soit que l'on marche, soit que l'on s'arrête, mais alors en frappant le sol du pied.

Il devient facile de suivre le courant et de déterminer sa largeur en portant la baguette à droite ou à gauche, en observant son mouvement qui se continue ou s'arrête selon que l'on est ou que l'on n'est plus au-dessus de ce courant d'eau.

L'impression est plus ou moins forte, d'après l'importance du courant et la largeur qu'il présente : lorsqu'elle est faible et qu'elle est courte, c'est que l'on a rencontré un simple suintement humide, des tuyaux de drainage ; alors, quand on le traverse, la sensation se produit sur une largeur d'environ un mètre seulement. Si au contraire il s'agit de courants importants, suffisants pour un puits, l'impression doit exister sur une largeur d'au moins six mètres ; elle est ressentie ordinairement à un ou deux mètres avant d'arriver sur le courant et il en est de même après l'avoir traversé.

Il est nécessaire que la marche soit lente pour qu'on ne fasse aucune erreur et que le centre du courant soit bien indiqué, quand il s'agit d'un puits à creuser.

La question de la profondeur

S'il importe de découvrir un courant d'eau, il est non moins important d'en connaître la profondeur. Deux moyens sont employés : l'un consiste à marcher en arrière du point où le courant souterrain a été reconnu dans le sens de la largeur et de calculer une profondeur égale au nombre de mètres que l'on a pu faire au-delà du courant jusqu'au point où la baguette a cessé d'agir. Mais il est beaucoup plus simple et plus sûr d'employer l'autre, qui consiste à se placer au centre du courant et, la baguette entre les mains, à frapper le sol d'un pied, le talon restant en contact avec lui constamment, avec une adhérence complète. La profondeur est indiquée par le nombre de coups donnés, quand on connaît d'avance ce que chaque coup de pied frappé par la personne qui opère représente de profondeur. On se rend compte facilement, en frappant le pied sur le bord d'un réservoir d'eau dont on connaît la profondeur, du nombre de mouvements du pied nécessaire pour représenter cette profondeur.

Lorsque le courant souterrain est considérable, et qu'on le traverse ou qu'on le suit, le mouvement de la baguette est très accentué, il s'accuse avec précipitation, la baguette fourchue se tord entre les mains qui cherchent à arrêter son mouvement et arrive à se briser. De même le pendule oscille et se balance avec une agitation violente.

L'emploi du pendule peut donner des résultats analogues, mais il est moins facile et son action n'est peut-être pas aussi sûre, parce que dans la marche, même très lente, on peut lui imprimer involontairement quelques mouvements se confondant avec ceux causés par l'eau au-dessus de laquelle on le promène.

Ainsi en marchant sur le terrain où l'on fait une recherche, la baguette entre les mains, on se dirige d'après ces mouvements, en suivant la bande, souvent tortueuse et irrégulière, au-dessus de laquelle l'impression se fait sentir ; on détermine la profondeur et la largeur du courant, on reconnaît sa direction sous le

sol et on le suivrait indéfiniment; jusqu'à ce qu'il arrive dans une vallée, où, réuni à bien d'autres courants, il devient un ruisseau.

S'il existe quelque doute dans la pensée de l'opérateur ou dans celle du spectateur, il est facile de faire contrôler l'opération par une autre personne maniant la baguette, mais sauf une erreur causée par une distraction ou toute autre cause, ils se remontreront dans une impression commune, dans un même résultat obtenu. Jusqu'ici, pour mon compte, je me suis toujours trouvé en accord complet avec ceux qui opéraient comme moi sur un même terrain.

J'ai rencontré des personnes tellement sensibles que le premier mouvement du pied frappant le sol faisait agiter la baguette sur un puits par exemple, alors que l'eau se trouvait à trente mètres de profondeur. Il est difficile à des gens si bien doués de pouvoir fournir des renseignements sur les profondeurs; ils ne peuvent que constater la présence du courant d'eau et indiquer sa largeur; mais le plus souvent, suivant les impressions plus ou moins développées, l'action du pied indique de vingt centimètres à un ou deux mètres de profondeur par chaque mouvement. Tant que l'on se trouvera sur un terrain placé au-dessus de l'eau la baguette s'agitera donc, soit pendant la marche, soit sous l'action du pied qui frappe, quand on garde la même place sur le sol ou dans un bateau.

Les courants

On ne doit pas omettre, quand on cherche la profondeur d'un passage d'eau sous terre, de se rendre compte de l'existence de courants d'eau plus profonds qui peuvent exister au-dessous les uns des autres à une profondeur plus ou moins grande. L'eau dans ce cas est plus abondante à ce niveau inférieur, les courants souterrains étant d'autant plus importants qu'ils sont plus profonds et qu'ils peuvent recevoir une partie de l'eau provenant de courants supérieurs dont le fond serait perméable.

Il peut y avoir plusieurs courants placés au-dessous les uns des autres et parfois jusqu'à une grande profondeur que la baguette indique successivement quand, après l'avoir arrêtée sur le premier, on continue à frapper le pied sur le sol jusqu'à ce qu'elle se mette de nouveau en mouvement.

Quelle que soit la profondeur, l'impression est toujours la même : elle présente une force égale et la communication de l'eau avec la baguette sous l'action du pied est aussi rapide.

On doit donner un renseignement pour consoler ceux qui sont peinés de ne pouvoir sentir la baguette se mouvoir entre leurs mains : il est facile de leur communiquer cette impression : il leur suffit de passer un bras sous celui d'une personne ayant la sensibilité et de tenir de la main libre une des extrémités de la baguette alors que la personne sensible conserve l'autre dans la sienne. On se donne ainsi le bras en marchant et la baguette fait son action habituelle avec des mouvements un peu plus faibles peut-être, mais suffisamment accusés, et deux mains étrangères l'une à l'autre s'accordent entre elles dans une même impression. Les sceptiques alors sont obligés de croire.

On n'a pas besoin d'insister sur l'utilité de la baguette; lorsque quelqu'un creuse un puits, il le fait au hasard; il peut trouver plus ou moins d'eau selon qu'il le place sans le savoir sur le passage d'un courant souterrain ou dans un sol perméable dont le fond retient l'eau comme une citerne, mais il peut aussi n'en pas rencontrer, bien que les courants soient nombreux sous terre; cela est même assez fréquent. En tout cas il ne peut en connaître ni la largeur ni la profondeur.

Je ne puis malheureusement que constater le fait sans l'expliquer, et je désirerais beaucoup qu'on pût en trouver la raison, ce qui permettrait de vulgariser l'art de découvrir les sources, car les procédés par lesquels on y arrive ne seront admis entièrement que lorsqu'ils entreront dans le domaine de la science.

Je les signale avec détails assez longs, afin que l'on puisse les examiner, les étudier par l'intermédiaire de l'*Echo* et qu'on arrive enfin à mettre les choses en place, en supprimant les idées fausses.

Sourciers et Sorciers

On a débité réellement à ce sujet trop de plaisanteries et d'erreurs; on a trop confondu les sourciers avec les sorciers, en traitant la question d'une façon superficielle et inexacte, et au lieu de l'examiner, on a préféré la nier. Il est étonnant, par exemple, qu'un dictionnaire très bien fait, comme le *Dictionnaire P. Larousse*, ait, au mot *Baguette*, traité ce sujet d'une manière aussi légère. Cette question de la baguette lui était évidemment inconnue, comme de tant d'autres du reste, mais il en résulte que les idées du lecteur se trouvent faussées absolument à ce sujet.

Le fait de la baguette agissant au-dessus de l'eau n'a aucun rapport avec la manière de procéder de l'abbé Paramelle et de ses successeurs, de plusieurs personnalités intéressantes qui, ayant une disposition naturelle spéciale, ont pu indiquer des courants d'eau souterrains, d'après la configuration du sol et la disposition des terrains. Cela leur a permis d'obtenir des résultats sérieux, et très souvent utiles; mais ils n'ont pas toujours été exempts d'erreur.

Ils ont exposé leur méthode très exactement, et ils ont fait quelques disciples seulement qui, peut-être moins bien doués qu'eux à ce sujet, ne semblent pas avoir généralement réussi.

Il est d'autres personnes qui paraissent avoir agi pour découvrir des sources par une sorte de vision qui pénètre à travers le sol et rend compte de ses dispositions souterraines. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il existe pour certaines natures une disposition spéciale qui leur permet de voir à travers la matière.

Dans un autre ordre d'idées, le célèbre curé de Pioussay ne voyait-il pas la configuration interne du corps humain, les organes altérés par la maladie, et pour lesquels il fallait un traitement spécial. Il lui devenait dès lors facile d'arriver à la guérison ou au soulagement du malade. Ce fait reste inexplicable encore.

Une œuvre utile

Je considère que les personnes qui emploient la baguette soit pour elles-mêmes, soit pour d'autres font une chose utile. C'est ce que j'ai essayé en indiquant, dans mon voisinage et dans les régions où j'ai pu me trouver en déplacement, plus d'une centaine de puits qui toujours ont réalisé les désirs des propriétaires et des puisatiers.

Je ne pouvais pas m'astreindre cependant à satisfaire aux demandes de tous ceux qui venaient me réclamer de l'eau, bien souvent loin de chez moi, et, malgré ma bonne volonté, rendre toujours ce service sollicité, me consacrer exclusivement à l'exercice de la baguette. Je l'ai toujours fait cependant quand cela m'a été possible.

On venait d'autant plus facilement me trouver que la modique somme qui devait être versée, pour toute indemnité, entre les mains de MM. les Curés pour les pauvres de leur paroisse, ne génait guère ceux qui avaient à la remettre.

J'ai donc cherché à former quelques élèves qui pussent me remplacer, répandre autour d'eux et faire connaître à d'autres le moyen de se procurer des puits dans les villages et dans chaque demeure nouve le.

Ils ont généralement réussi. Ils peuvent en tirer profit, mais cela leur donne un peu d'infériorité sur moi et ils sont, dès lors, moins recherchés que j'ai pu l'être.

Autour de moi, mon jardinier, un garde et quelques habitants du bourg voisin peuvent à présent me remplacer convenablement.

J'ai aussi enseigné cette méthode à quelques jeunes gens de mon voisinage qui ont souvent montré des dispositions remarquables et une facilité d'impression supérieure à la mienne.

L'apprentissage a été fait en cinq minutes pour MM. Pierre de Bournonville et Guy de Fougères.

Il existe encore quelques chercheurs de sources, dans certaines régions, qui indiquent des puits à faire : j'ai vérifié une fois les indications données par l'un d'eux, chez un de mes cousins, le général d'Auvergne, et je me suis trouvé absolument d'accord avec lui. Ils sont rares parce que, sans doute, bénéficiant de leur prétendu don surnaturel, ils ne veulent pas le vulgariser en le communiquant à d'autres ; ils tiennent à garder leur secret, leur supériorité mystérieuse et les profits qu'ils en tirent. C'est la cause de ce mystère qui semble exister relativement à cette recherche des eaux souterraines.

Il est temps qu'il cesse, que ce procédé tombe dans le domaine public, et l'inventeur, bien ancien sans doute, n'a pas pris de brevet.

Les Métaux

La baguette a une autre action encore. Elle n'est pas seulement influencée par l'eau, elle l'est aussi par tous les métaux quels qu'ils soient : or, argent, platine, nickel, cuivre, zinc, fer et fonte, étain, plomb, etc.

Les tuyaux en fonte pour le gaz, les conduits en plomb à la suite les uns des autres sous le sol, un simple fil de fer, un treillage, un fil électrique, des gonds de porte, une serrure, une targette, une clef, un clou, une simple pointe, etc., donnent une impression à la baguette qui s'agite dans leur voisinage, c'est pourquoi on a prétendu qu'elle aidait à la découverte des trésors, et cela est vrai ; encore faut-il qu'ils se trouvent non loin d'elle et de celui qui la met en action.

Il est certain que, dans un rayon plus ou moins restreint, tenue dans les mains de celui qui fait la recherche, elle se met en mouvement tout comme dans le voisinage de l'eau. Alors il est facile de se rendre compte de l'espace influencé, de juger de son étendue, en formant un cercle tout autour du point s nsible, sur la rive d'influence, en arrivant à le restreindre doucement pour arriver au centre qui cause l'impression et alors à ce point central et à la profondeur indiquée par le pied frappant le sol, on doit trouver sinon un trésor, du moins une pièce de monnaie quelconque, un morceau de fer, un vieux clou, peut-être ! quelque pièce métallique placée là pour l'expérience ou s'y trouvant par hasard.

La baguette tournera donc en s'agitant doucement si le métal a peu de volume, et vivement s'il en a davantage. L'impression est la même pour tous les métaux. Il semble qu'un fluide métallique rayonne autour du métal et impressionne la baguette comme

un autre fluide émanant de l'eau lui cause une impression semblable.

L'or n'a aucun privilège. Les trésors, assez rares du reste, ne pourraient être découverts que si l'on connaissait approximativement leur situation ; alors en maniant la baguette avec soin sur tout le terrain indiqué, on pourrait arriver à découvrir l'or caché. Je dois dire que cette occasion ne s'est pas présentée pour moi, et je n'ai rencontré ainsi, à deux mètres de la surface du sol, qu'un vieil outil rouillé.

Comment je suis devenu sourcier

J'ai encore à dire pour donner un exemple de l'intérêt que depuis longtemps un grand nombre de personnes prennent à l'exercice de la baguette, comment, ainsi que tant d'autres, j'en ai connu l'usage.

J'avais entendu parler vaguement de la baguette, à laquelle je croyais peu et je n'y songeais guère. Un de mes amis, M. de Bazonnière, avait une fois opéré devant moi chez lui, aux environs d'Orléans. Je croyais donc à la réalité du fait, mais je pensais qu'il fallait avoir une nature privilégiée pour obtenir ce genre de succès, car mes essais avaient été sans résultats. Il avait eu pour professeur le baron de Morogues. Or, il se trouva qu'en 1872, j'étais à Néris, et que j'y rencontrais M. de Morogues qui, pour occuper ses loisirs et ceux d'un grand nombre de baigneurs, nous fit des conférences sur le moyen de découvrir des sources, des courants d'eau souterraine et d'en déterminer la profondeur.

A sa suite, nous faisions des excursions aux alentours, et armés de baguettes fourchues et flexibles, nous tentions des essais variés de divers côtés, et particulièrement dans le parc de M. Rambourg, assez près de Commentry. Nous nous trouvions un jour une trentaine occupés à manipuler nos morceaux de bois minces et fourchus. Ce parc présentait pour nous l'intérêt spécial d'avoir sous le sol de très nombreux conduits distribuant l'eau dans plusieurs bassins destinés à l'arrosage ; ceci avait l'avantage de permettre, en consultant les jardiniers, de se rendre compte des erreurs de nos baguettes si elles en commettaient.

Les uns réussissaient plus ou moins, d'autres ne subissaient aucune impression ; pour les uns, l'effet était immédiat, pour d'autres, aucun mouvement ne se produisait dans la baguette. Pendant longtemps, je fus rangé dans la seconde catégorie, c'était la majorité. Mais je connaissais déjà l'effet de la baguette, je n'étais pas incrédule comme un bon nombre de sceptiques qui, suivant la coutume, plaisantaient à ce sujet. Je persévérais donc, et je fis bien, car après plusieurs heures d'essai, je pus réussir.

Quelques-uns parmi les plus hostiles, les plus blagueurs même, tout à coup étaient saisis par le fluide, si fluide il y a, et ne pouvaient plus empêcher la baguette, qu'ils tenaient serrée, de se tordre entre leurs mains. Alors ils devenaient croyants passionnés et même fanatiques.

Les différences étaient nombreuses quant à la manière d'indiquer la profondeur. C'est ainsi que le noble poète Victor de Laprade, qui connaissait déjà la recherche des sources et chez lequel la sensibilité et les impressions de la baguette étaient particulièrement accentuées et rapides, ne pouvait calculer la profondeur de l'eau d'un puits, car en frappant du pied le sol auprès de celui que nous avions rencontré et qui avait vingt mètres, le premier mouvement du pied faisait agir la baguette, alors qu'il me fallait, en appuyant le talon du pied sur le sol, le frapper soixante fois pour mettre ma petite fourche en action, et tandis que mon beau-frère, M. de Mimorin, aurait frappé la terre indéfiniment sans obtenir aucun résultat, ainsi du reste que la majorité du groupe réuni, les deux tiers environ.

Il ne faut donc pas se figurer que des êtres privilégiés seulement réussissent à sentir l'impression de la baguette ; son usage est à la portée d'un grand nombre de personnes. Mais toutes n'ont pas une patience suffisante pour arriver à obtenir le résultat cherché.

Il faut, pour conclure, dire que la persévérance est nécessaire en cette circonstance, comme en bien d'autres, pour réussir. Il existe tant de choses que nous ne comprenons pas et dont cependant nous ne pouvons pas nier l'existence. L'incrédulité est dangereuse, car tout en influençant défavorablement ceux qui seraient tentés de croire, elle n'explique rien et arrête tout progrès.

COMTE DE MONTENAY DU MENHY.

La Boîte aux faits

LES FORMES DE FEU

Le 20 août 1906.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il a parfois été question, dans l'*Echo du Merveilleux*, d'apparitions nocturnes sous formes de feu. Je vous signale un phénomène de ce genre qui se produit depuis longtemps, dans la commune de Brie-sur-Chalais, canton de Chalais (Charente).

Vers le milieu de la nuit on aperçoit quelquefois une masse de feu, du volume d'un demi-mètre cube, qui se meut à fleur de terre et parcourt un itinéraire régulier, demi-circulaire, et d'à peu près quinze cents mètres.

Plusieurs personnes, dignes de foi, en ont été témoins et une de mes parentes, dont l'esprit n'est nullement

enclin au merveilleux, m'a souvent raconté qu'en revenant une nuit de donner des soins à un malade, elle avait rencontré cette masse enflammée qui errait dans les champs.

Le domestique qui l'accompagnait observa comme elle ce fait étrange.

Un de vos lecteurs, habitant la contrée, pourrait vous fournir des renseignements précis et intéressants à ce sujet, et, peut-être, donner des indications sur une longue traînée de feu que plusieurs paysans virent à la tombée de la nuit aux environs de Chalais, il y a environ deux ans.

Les journaux locaux, notamment le *Matin Charentais*, qui s'édite à Angoulême, publièrent sur ce dernier phénomène, au moment de sa manifestation, une note (de cinq ou six lignes) tout à fait insuffisante.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de la parfaite considération de l'un de vos abonnés. — J.

ÇA ET LA

Abd-el-Kader magnétiseur.

Léon Roches, dans son livre, *Dix ans à travers l'Islam*, raconte comment il pria Abd-el-Kader de le guérir d'un violent accès de fièvre.

« Il me calma, me fit boire une infusion de *schichh* (espèce d'absinthe commune dans le désert), et appuya ma tête, que je ne pouvais plus soutenir, sur un de ses genoux. Il était accroupi à l'usage arabe ; j'étais étendu à ses côtés. Il posa ses mains sur ma tête, qu'il avait dégagée du haïk et des chechias, et sous ce doux attouchement je ne tardai pas à m'endormir. Je me réveillai bien avant dans la nuit ; j'ouvris les yeux et je me sentis réconforté. La mèche fumeuse d'une lampe arabe éclairait à peine la vaste tente de l'émir. Il était debout, à trois pas de moi ; il me croyait endormi. Ses deux bras, dressés à hauteur de sa tête, relevaient de chaque côté son burnous et son haïk d'un blanc laiteux qui retombaient en plis superbes. Ses beaux yeux bleus, bordés de cils noirs, étaient relevés, ses lèvres légèrement entr'ouvertes semblaient encore réciter une prière et pourtant elles étaient immobiles ; il était arrivé à un état extatique. Ses aspirations vers le ciel étaient telles qu'il semblait ne plus toucher à la terre.

« Admis quelquefois à l'honneur de coucher dans la tente d'Abd-el-Kader, je l'avais vu en prières et j'avais été frappé de ses élans mystiques, mais cette nuit il me représentait l'image la plus saisissante de la foi. C'est ainsi que devaient prier les grands saints du christianisme. Je me rendormis encore, et le lendemain, après avoir rempli une mission auprès de l'émir, je revins à ma redoute. Depuis cette nuit, je n'ai plus eu un seul accès de fièvre et j'ai guéri une dysenterie en mangeant une grenade avec son écorce, grillé sur un feu ardent.

« Devais-je cette guérison instantanée de la fièvre périodique qui me minait, à l'émotion éprouvée au cimetière, aux attouchements magnétiques d'Abd-el-Kader ou bien encore à ses ardentes prières ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans tout le camp de l'émir, ma guérison fut attribuée à la puissance de son intervention auprès du Très-Haut.

Les grands cataclysmes

Pour lui faciliter l'achèvement d'un travail des plus intéressants, destiné à l'*Echo du Merveilleux*, M. Vanki, 53, rue de Billancourt, Paris XVIe, fait un appel à la bonne volonté des érudits lecteurs de l'*Echo*, les priant de bien vouloir lui communiquer les renseignements qu'ils peuvent posséder sur les grands cataclysmes et les catastrophes célèbres qui ont désolé l'univers depuis l'an I de notre ère. Sont compris les grandes éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les disparitions de villes, les trombes, cyclones, inondations, etc., ainsi que les pestes et les famines.

Il suffit d'indiquer la date de l'année dans laquelle l'événement s'est produit et le nom du pays qui a été affligé.

M. Vanki adresse ses remerciements sincères aux personnes qui voudront bien le renseigner.

Petites superstitions

Les acteurs anglais sont, paraît-il, très superstitieux. Aussi, les répétitions générales n'ont-elles jamais lieu le vendredi — et encore moins les premières ! Une pièce comportant treize rôles serait infailliblement refusée, ainsi que tout drame ou comédie dans laquelle un des personnages devrait entrer en scène avec un parapluie ouvert.

Il y a aussi le préjugé des plumes de paon ; si profondément établi qu'à l'ouverture de l'établissement le *Prince of Wales*, beaucoup de personnes s'évanouirent parce que l'étoffe des fauteuils rappelait, par son dessin, une queue de paon. Le directeur dut la faire changer. Enfin, on ne doit pas siffler pendant les répétitions, ni dans les loges des artistes, car siffler porte malheur à la recette.

Surtout quand c'est le public qui siffle !

A TRAVERS LES REVUES

LA GRAPHOLOGIE

De M. Henri de Parville, dans le *Journal des Débats* :

Il y quelque vingt ans, en sortant de table, après le cigare, il était de mode de faire tourner les tables ou de faire parler l'écriture Aujourd'hui, les tables tournent toujours au nez des croyants, comme autrefois, mais la graphologie tend à entrer dans le domaine scientifique. Des graphologues expérimentés et bien entraînés ont montré que souvent on pouvait tirer des enseignements utiles des révélations de l'écriture. Nous n'en sommes plus aux petites devinettes d'autrefois ou du moins on l'assure. M. Alfred Binet, directeur du Laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, a voulu en avoir le cœur net et il s'est mis depuis des années à étudier en savant ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans la graphologie. M. A. Binet est convaincu qu'il y a beaucoup de vrai dans la graphologie, mais qu'elle n'en est encore qu'à son début. Il faut travailler. C'est déjà beaucoup que l'on admette que l'écriture puisse permettre souvent de juger du caractère d'un homme.

A vrai dire, sans nier les révélations de l'écriture, nous avons toujours pensé que c'était pour beaucoup une affaire de suggestion. M. Binet l'avoue lui-même : « On est entouré ici d'erreurs de toutes sortes, quand on veut contrôler la graphologie ; il y en a de si subtiles, de si inattendues, que l'on n'est jamais certain de les éliminer toutes. La plus dangereuse est la suggestion, le choléra de la psychologie. La suggestion est partout ; elle nous assaille du dehors et elle se cache en nous-mêmes, où elle corrompt notre jugement à sa source... » Mais M. Binet affirme qu'il y a autre

chose et que vraiment la façon d'écrire, qui, en somme, est un geste caractéristique, peut nous apprendre beaucoup sur l'état mental de notre prochain. Il s'est donc posé divers problèmes très complexes : l'écriture a-t-elle un sexe, l'âge de l'écriture, l'intelligence, le caractère de l'écriture.

En ce qui concerne le sexe, M. Binet, dès le début de ses recherches, s'était vraiment montré plus royaliste que le roi. Michon, l'inventeur de la graphologie, avait nié la possibilité de déterminer l'âge et le sexe par l'écriture. Il est vrai que M. Crépin-Jamin, qui est le graphologue le plus expérimenté de nos jours, a admis dans ses ouvrages que cette détermination pouvait se faire. Quoi qu'il en soit, M. Binet l'a recherché lui-même avec la collaboration de M. Crépin-Jamin et d'autres graphologues de réputation bien acquise. Il existe des caractères spéciaux dans l'écriture qui sont assez nets pour que l'on puisse dire : ceci est d'un homme, cela est d'une femme. Des ignorants qui n'entendent rien à la graphologie sont souvent capables de répondre exactement. Et, fait curieux, le pourcentage des réussites donne 63 0/0 pour les personnes à peu près quelconques et 73 0/0 seulement pour les professionnels. Le pourcentage pour le hasard étant bien entendu de 50 0/0.

Le don de reconnaître les caractères sexuels de l'écriture appartient à peu près à tout le monde. Ceci est favorable à la réalité de la graphologie.

Mais il n'en est plus ainsi quand il s'agit de préciser l'âge d'une écriture. Il est certain, dit M. Binet, que l'écriture a un âge, car les experts et les ignorants arrivent à faire des déterminations qui sont supérieures à ce que donne le pur hasard. Mais il faut bien avouer que l'attribution d'un âge à une écriture considérée en particulier et non plus en moyenne, est exposée à des erreurs si fortes que, dans l'état actuel des choses, elle ne doit pas être prise en considération.

Le degré d'intelligence nous paraît de même, d'après l'écriture, bien difficile à apprécier. Autant dire que c'est la bouteille à l'encre. Comment définir l'intelligence ? C'est joliment complexe. Mme de Salberg, graphologue très distinguée, considère comme très intelligente l'écriture ainsi définie : espacement normal entre les lignes et les majuscules et les minuscules, séparation des lettres par mots, proportion entre les groupes, netteté, relief, simplicité et sobriété des traits, simplification des lettres, liaisons anormales, harmonies des formes et des blancs, rapidité du tracé, clarté de l'ensemble. Que tout cela est donc compliqué ! M. Binet a dû s'en apercevoir dans son enquête. Pour nous, pas de conclusion nette, ce qui ne touche ni au mérite des graphologues, ni à la méthode. Il y a tant d'intelligences et facultés diverses.

C'est surtout dans ce cas et dans d'autres encore qu'on peut rappeler une anecdote contée par M. Henri Poincaré, le très éminent mathématicien. Il se vantait d'exécuter un tour de force bien supérieur à celui de certains graphologues de salons, car il devinait l'intelligence ou le caractère d'après l'écriture, sans même regarder la plus petite ligne. Le tour se fait habituellement avec la complicité innocente de plusieurs assistants. On commence par quelques affirmations prudemment vagues, on écoute l'accueil qui leur est fait, les réflexions, les acclamations et même les silences. Suivant les cas, on précise davantage, ou bien on se corrige et, avec un peu d'habileté, on réussit à la satisfaction générale.

Le signalement du caractère d'après l'écriture est surtout pratiqué par les graphologues. L'écriture révélerait réellement le « caractère ». Mais au point de vue psychologique il est vraiment bien difficile d'établir qu'il en est ainsi. M. Binet a examiné l'écriture de beaucoup de criminels, puis celles de parfaits honnêtes gens qu'il connaissait de longue date. Ici encore les résultats, en général, manquent de netteté, quoique bons quand on s'arrête à certains groupes.

On a pensé à appliquer ce mode de détermination du caractère et de l'intelligence par l'écriture aux écoliers et de porter pour chacun d'eux un diagnostic qui pourrait être précieux. Il est certain que le procédé peut avoir des applications utiles dans son état actuel, mais il faut être très prudent dans les conclusions. La graphologie ne peut fournir que des probabilités.

Nous ne pouvons donner ici une idée de l'œuvre considérable entreprise par M. Binet pour jeter quelque lumière sur les révélations de l'écriture. C'est un très beau travail. Nous voudrions seulement résumer en quelques lignes rapides les conclusions générales de son importante enquête sans cesse contrôlée par les méthodes réellement scientifiques.

Dans tous les cas possibles, les solutions fournies d'après l'écriture sont constamment supérieures aux données du hasard ; il y a donc incontestablement une part de vérité dans la graphologie. Il y a des ignorants en la matière, des graphologues intuitifs qui réussissent aussi bien et quelquefois mieux que les professionnels. Il convient d'admettre l'existence bien réelle d'écritures ayant les caractères que les graphologues décrivent. Il y a par exemple un type, plusieurs types d'écritures très intelligentes et d'écritures moins intelligentes. Toutefois une écriture contenant les signes évidents de grande intelligence peut par aventure émaner d'un médiocre. Ce ne sont pas les signes qui sont en défaut, c'est leur signification, et ce défaut de correspondance, quoique rare, mais restant toujours possible, fait de la graphologie un art faillible. Il est bon de le dire, parce que le graphologue a sur certaines personnes le prestige d'un sacerdoce. Le pouvoir du graphologue est un peu mystérieux et d'autant plus qu'il se sert de connaissances qui sont d'ordre intuitif. L'intuition est le contraire du raisonnement c'est ce qui ne se démontre pas, ce qui se fait par une sorte de perception subite, un coup de foudre ! Tout le développement de la graphologie s'est opéré de cette manière. Dans les livres de graphologie, on affirme surtout, mais les preuves sont rares. Et il en a été presque toujours ainsi. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la science se soit détournée jusqu'ici de la graphologie. Mais il s'agit d'un domaine si vaste, qui s'étend à perte de vue, qu'il faudra bien s'y intéresser et ne pas dédaigner de l'explorer.

En somme, la graphologie est restée empirique, elle est dans la période des tâtonnements. Pourtant elle renferme constamment du vrai ; il faut la guider maintenant en se servant des méthodes scientifiques. M. Binet promet son concours aux graphologues convaincus. Il dit : « Je sens que la graphologie, qui en se développant comme un sauvageon a déjà donné de jolies fleurs, mériterait que l'on essayât de lui appliquer une culture rationnelle. C'est un art d'avenir. » Restons sur cette conclusion prudente.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil,
Téléphone 724-73